

NOIRS SONT MES SONGES



Anne-Sophie Rouveloux

Anne-Sophie Rouveloux

Noirs sont mes songes

© Anne-Sophie Rouveloux, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4662-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Peg Entwistle

« *Life is a tragedy when seen in close-up, but a comedy in long-shot.* »

Charlie Chaplin

HOLLYWOOD, 1925

Je déteste les fins.

Je suis le genre à m'agiter sur mon siège, lorsque la conclusion d'un film approche. Je ne supporte pas les adieux, au revoir, ciao, bye. Je me fiche d'être froid, malpoli. J'agite une main, rentre la tête dans mes épaules et m'en vais. Je dois écouter ce moment au maximum. Question de survie.

C'est ainsi depuis toujours, je crois. J'ignore ce qu'il se passe en moi lorsque quelque chose est sur le point de se terminer, mais c'est très désagréable. Je ressens des fourmillements, mille petites piquûres, gênantes, irritantes, comme si j'hébergeais en moi une colonie d'insectes, pressés de fuir une catastrophe.

Si je ne peux éviter une fin, je l'efface.

J'annule les fins des personnages dans les films. Je réécris leurs destins. À peine sorti du cinéma, je me rue sur mon carnet pour leur inventer une nouvelle vie. Mon crayon est magique. Non, Steve Patton n'est pas mort, la balle n'a fait que ricocher sur sa hanche – je m'en moque que cela ne soit pas possible, c'est mon histoire. Le vampire n'a pas vidé Iris La Farouche de son sang, elle reviendra à la vie pour se venger. Même Tito le chien ne meurt pas de vieillesse. Je l'expédie dans un ranch, au vert.

Sauf qu'aujourd'hui, j'ai découvert que je savais aussi précipiter les fins. Il suffit de me regarder, en ce moment même.

Daniel, confronté à sa propre conclusion. Debout, face au vide. Perché sur le signe HOLLYWOODLAND, cette publicité géante qui surplombe tout Los Angeles.

Mes pieds sont posés sur la barre métallique de la lettre H. Il y a quarante-cinq mètres de vide là, sous moi.

Je n'y crois pas moi-même. Et pourtant.

Pire. Malgré un manque de suspense évident, je ne sais pas trop quoi faire. Cela doit venir du changement de perspective. Je n'ai toujours connu Hollywood que d'en bas. Le Signe était alors une ombre majestueuse sur les collines, qui grossissait à mesure que la voiture s'approchait. J'aimais tellement le voir. Il y a quelques mois, je pensais qu'il me portait chance. Désormais, tout a changé. Je piétine ce symbole.

Si je regarde droit devant moi, je ne discerne pas grand-chose. La nuit recouvre tout comme un drap. Les rayons de lune redessinent les contours des collines. Elles ressemblent à des dos de monstres. Les quelques maisons encore éclairées à cette heure en sont leurs écailles scintillantes.

Hollywood est endormi, le studio Sandwinds aussi. Notre plateau, désert. Une équipe a désossé le décor, récupérant ce qui pouvait être utilisé pour un autre film. Les sublimes créations de Max feront bientôt rêver de nouveaux spectateurs. Mais personne n'a balayé les éclats du poudrier brisé de Dorothy. Le souvenir accroché à cet instant restera prisonnier du lieu.

Et moi ? Quelle trace vais-je laisser ? Comment vont-ils réagir ? Comment sera l'après, sans moi ?

C'est drôle, je ne suis même pas une fin. Tout ce petit monde continuera sans moi. D'autres apprentis-scénaristes, d'autres naïfs se présenteront aux portes d'Hollywood.

On vient tous pour la même raison. Chacun veut sa part de rêve. Certains n'auront pas ma chance, tous auront leur histoire. Peut-être que la mienne inspirera Max. Il subsistera quelque chose de moi dans ses scénarios.

J'aimerais devenir un de ses personnages. Ce serait une manière d'annuler ma fin, une magnifique réincarnation.

Je serais éternel.

Max ne cessait de me répéter qu'il fallait se nourrir du réel pour créer des histoires solides. Ma disparition entamera certainement sa bonne humeur légendaire, mais il se ressaisira en un éclair. Ce gars a toujours été le meilleur pour rebondir.

Quant à Dorothy...

Seule, elle éclatera de rire, tête renversée, yeux pétillants, l'arrogance même. Face aux autres, elle se composera un rôle d'amie éplorée. Car Miss D. est une actrice. Elle adoptera son air de poupée triste auquel personne n'a jamais pu résister et racontera quelque chose dans ce goût-là :

« Lorsque je me suis rendu compte qu'il était parti, j'ai su que quelque chose de grave s'était produit. Daniel souffrait de crises de somnambulisme particulièrement aiguës, vous savez. Cela paraît incroyable, d'en arriver là... Tenez, il m'avait raconté qu'à Detroit, une jeune femme avait cambriolé la bijouterie en bas de son immeuble. C'était dans les journaux. Les policiers sur

place ont bien été obligés de constater qu'elle était endormie au moment des faits. Encore plus fort, elle ne se souvenait de rien ! Apparemment, un témoin, un agent ou un badaud, je ne me souviens plus exactement, a rapporté qu'elle errait dans la boutique, en chemise de nuit, le regard vide, son bras droit dégoulinant de sang. Elle avait fracassé le verre de la vitrine avec son poing et cela ne l'avait même pas réveillée ! »

Non, Dorothy. Tu te trompes. C'est bien joli de tout mettre sur le dos de mon somnambulisme mais ce n'est pas une énième crise qui m'a emmené jusqu'ici. Tu sais très bien pourquoi je suis là. C'est à cause de toi, de ton rire. Il a annulé tout ce que nous avons échangé, il a effacé tous les bons moments, même ceux qui n'ont rien à voir avec toi.

Je voudrais tant pouvoir revenir en arrière, que cette aventure aux studios Sandwinds ne soit qu'un rêve. Je veux me réveiller du bon côté. Je veux revenir chez moi, à Vale, Oregon, sous ma couverture râpeuse, bercé par les bruits de la maison qui se réveille. Par la fenêtre de ma piaule chérie, je verrai le drap étendu sur la corde à linge se gonfler jusqu'à effleurer le rebord de ma fenêtre. Les bêtes dans l'étable mugiront. Tous ces détails anodins, qu'on ne remarque pas sur le moment, qui s'impriment pourtant durablement en nous. Qu'ils soient réels ou imaginés, quelle est la différence ? Ce soir, le comté de Malheur me manque. Le monde d'avant était simple, honnête, sans surprise. Je me contentais de voir des films, pas d'en écrire. Pas besoin de prendre trois tramways, de traverser des avenues bruyantes pour se rendre dans un palace illuminé. Le vieux gymnase de mon village faisait l'affaire et il n'était qu'à dix minutes de marche, pile entre le terrain des Hamilton et celui des Brewer.

Autre chose très importante. À Vale, je regardais un film, je n'avais pas l'impression d'en faire partie. Les histoires de gangsters, les filles si belles qu'elles vous font tourner la tête, c'était bon pour la toile.

Si je pouvais me réveiller là-bas, Dorothy n'existerait pas. Je ne crèverais pas d'amour pour elle. Je ne serais pas hanté par des fantômes.

Une auréole blanche m'éblouit. HOLLY s'illumine, puis WOOD et enfin, LAND. Quelques secondes ont suffi pour me sortir de ma transe. Le Signe me rappelle à l'ordre.

Les yeux clos, je me penche jusqu'à toucher la lettre H de nouveau plongée dans l'ombre. J'étends mes deux bras. Je tremble. J'ai froid. Mes membres sont engourdis. Ce n'est pas de la peur. Le vent chatouille mes paumes, s'engouffre

dans les interstices entre mes doigts. Je me concentre sur des sensations. Je ne veux pas perdre courage.

Et soudain, je les vois. Ils sont bras-dessus, bras-dessous, face à moi. Ce pont tout en acier est parfait pour prendre une photographie. J'enrage car leurs traits sont flous, comme si le passage du temps les avait avalés. J'imagine un visage rayonnant pour Mom car il fait un temps magnifique. Elle a toujours adoré le soleil. Elle porte le chapeau de cow-boy de Pop, trop grand pour elle, qui retombe bas sur son front. Lui, fixe un point devant lui, l'air sévère. Le point, c'est moi, son fils. Il me regarde comme ça car je les ai abandonnés.

— Hé. Daniel.

Cette voix.

Dans un sursaut, mes mains viennent se plaquer sur la barre. Un instant, j'ai cru que c'était Pop. Mais ce n'est pas possible.

— T'es dingue ou quoi ? Redescends.

Je reconnâtrais cet accent nasillard entre mille. Et puis, il parle trop fort.

Il m'est impossible de me tourner. Je jette un bref coup d'œil derrière moi. Cette barbe noire, ces petits yeux enfoncés. Il n'y a plus aucun doute.

— Allez, agrippe cette barre et une fois que t'es stable, tu redescends.

Lui. Anton Hirsch. Barbe Bleue. Réapparaître pour me sauver. C'est tellement improbable qu'aucun scénariste digne de ce nom n'oserait un tel rebondissement.

— J'ai pas toute la nuit, tu sais.

Je tourne une nouvelle fois la tête. Je ne parviens pas à voir exactement où Hirsch se trouve. C'est comme s'il flottait à côté de moi. Puisque je ne vois ni bras, ni corps, il pourrait tout aussi bien être le fruit de mon imagination.

— Qu'est-ce-que tu fiches ? Merde à la fin !

Le juron me fait grimacer. Il me rend nerveux à hausser la voix. Alors, je cède, je parle.

— Je ne sais pas trop quoi faire. C'est tout ce vide. Il n'y a rien sous mes pieds.

Il ricane, ou plutôt, il grince, comme un mécanisme mal huilé.

— Le vide, le vide, t'es marrant, toi. Il est partout, le vide.

Je sais bien comment je pourrais le rembarrer. Oh oui, le vide est partout.

Surtout à Hollywood. Dans tous ces sourires creux, derrière chaque mot d'amour.

— Allez quoi, on se les pèle ! Je te préviens, je vais pas rester toute la nuit. Après tout, on ne force pas quelqu'un à vivre contre son gré. Allez, Chiendent ! Hop, descends !

— Pourquoi vous me dites cela ?

— Chiendent ? Ça te va bien. T'es qu'une mauvaise herbe qu'a poussé trop vite.

— Non, pourquoi vous me dites tout ça ? Pourquoi vous me retenez ?

— Parce que dans le genre *conneries*, tu places la barre très haut cette fois-ci. J'en connais un rayon là-dessus, tu peux me faire confiance.

— Non, je ne peux pas.

— Tu peux pas quoi ?

— Personne ne peut vous faire confiance.

— Tu commences à me courir.

— Mais détrompez-moi ! C'est évident que vous cachez un truc. Soyez honnête pour une fois !

Ma propre réaction m'étonne. Hirsch, on est censé s'en méfier, pas le défier.

— Pas la peine d'insister, Daniel. Je rentrerai pas dans ton jeu. Et puis, on a autre chose à faire qu'à débattre, tu crois pas ?

Mais je m'entête. Je n'ai plus rien à perdre.

— Est-ce que c'est *vous* ?

Hirsch ne dit rien. Nous savons tous les deux à quoi je fais référence.

— Est-ce que c'est vous qui l'avez tuée ?

J'attends mais il ne risque pas de répondre. Anton Hirsch s'est volatilisé.

Cette fois-ci, il n'y a plus rien pour me retenir. Je lève de nouveau mes bras, lentement cette fois. Ils sont souples et courbés comme les ailes d'un oiseau. Je me penche, me penche, de plus en plus, jusqu'à basculer. Mes yeux grands ouverts capturent une dernière fois les collines d'Hollywood endormie. Elles sont loin, et puis. Et puis, elles se rapprochent. De plus en plus vite.